

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Entre l'arbre et l'écorce

Jozef Kwaterko, *Le roman québécois et ses (inter)discours*, Québec, Nota Bene, coll. « Littérature(s) », 1998, 224 p.

Andrée Mercier, *L'incertitude narrative dans quatre contes de Jacques Ferron. Étude sémiotique*, Québec, Nota Bene, coll. « Études », 1998, 172 p.

Bertrand Gervais

Numéro 93, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37834ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gervais, B. (1999). Compte rendu de [Entre l'arbre et l'écorce / Jozef Kwaterko, *Le roman québécois et ses (inter)discours*, Québec, Nota Bene, coll. « Littérature(s) », 1998, 224 p. / Andrée Mercier, *L'incertitude narrative dans quatre contes de Jacques Ferron. Étude sémiotique*, Québec, Nota Bene, coll. « Études », 1998, 172 p.] *Lettres québécoises*, (93), 44–45.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Józef Kwaterko, *Le roman québécois et ses (inter)discours*, Québec, Nota Bene, coll. « Littérature(s) », 1998, 224 p., 24 \$.
 Andrée Mercier, *L'incertitude narrative dans quatre contes de Jacques Ferron. Étude sémiotique*, Québec, Nota Bene, coll. « Études », 1998, 172 p., 20 \$.

Entre l'arbre et l'écorce

Ou entre ce qui traverse et ce que contient un texte littéraire.

ÉTUDES LITTÉRAIRES
 Bertrand Gervais

DE QUOI EST FAIT UN TEXTE LITTÉRAIRE ? Qu'est-ce qui lui donne son dynamisme et le rend singulier ? Józef Kwaterko et Andrée Mercier répondent différemment à cette question. Non pas que leurs discours se croisent et cherchent à se répondre, selon les lignes du débat sur la littérarité qui a longtemps opposé la sociologie de la littérature et la sémiotique, toutes deux représentées ici, mais à lire ces deux auteurs côte à côte, on en vient à remarquer l'écart dans le type de segmentation opéré. Les deux pratiquent une analyse textuelle, mais tandis que le premier privilégie un texte littéraire traversé de toutes parts par du discours social et englobe dans sa visée près de vingt ans de littérature québécoise, la seconde ne sort pas des limites du texte dans sa recherche d'une poétique de l'incertitude chez Jacques Ferron, dans quelques contes à peine soumis à une lecture soutenue. Les textes qui sont ainsi construits ont des écorces aux fonctions diamétralement opposées. Pour le premier, elle paraît être une surface de séparation qui laisse passer les discours et les marques du social ; pour la seconde, être un contenant rigide qui permet, comme un moule, de déterminer la forme même des dispositifs et des procédés contenus.

De l'identité à l'altérité

Józef Kwaterko, professeur à l'Institut d'études romanes de l'Université de Varsovie, est un lecteur attentif de la littérature québécoise contemporaine. Il avait déjà fait paraître une étude, en 1989 sur *Le roman québécois de 1960 à 1975* (Longueuil, Le Préambule). Il poursuit son travail de lecture et de réflexion sur ce corpus, s'attaquant cette fois-ci à une série de neuf romans publiés entre 1965 et 1983. Des textes de Ferron, d'Aquin, de Carrier, de Ducharme, de Godbout, de Bessette et de Robin : des textes et des auteurs qui font partie du canon littéraire québécois de notre modernité et dont la lecture en parallèle permet de retracer le chemin parcouru depuis la quête d'une identité nationale des années soixante, jusqu'à la littérature migrante des années quatre-vingt. Nous passons en fait d'un discours de l'aliénation à un autre, d'une identité québécoise qui cherche à s'affirmer à une altérité qui tente de prendre la place qui lui revient.

L'auteur déploie ses analyses à partir du concept d'interdiscursivité textuelle, qui lui permet de rendre compte de la façon dont le texte absorbe et transforme le social. Le texte du roman n'est pas imperméable à son contexte socio-historique, il en est au contraire un produit

et, de ce fait, en porte les traces. Il est un discours comme les autres, partageant le même espace, tout en étant un lieu où ceux-ci se font entendre, un « dedans littéraire » où viennent s'inscrire en toutes lettres un « dehors social ». Pour Józef Kwaterko, le regard littéraire a une double orientation, il porte « simultanément sur l'interaction des discours dans le texte littéraire et sur la place de celui-ci parmi d'autres "textes" — écrits et oraux, littéraires et non littéraires » (p. 25).

Un bel exemple de ces liens d'interdiscursivité survient au premier chapitre ; on y exploite la reprise romanesque des propos de Lord Durham, qui avait dit des Canadiens français, on s'en souvient, qu'ils étaient un peuple sans histoire et sans littérature, qu'il fallait soumettre « à la suprématie des anciens et plus nombreux occupants de la province » (p. 42). Cette absence d'histoire du Québec et la sanction qui en découle, l'assimilation, servent à partir des années soixante de butoir pour l'affirmation d'une identité québécoise, historique et par la force des choses conflictuelle. La mise en scène narrative de nombreux romans va passer, comme l'indique l'auteur, par le tiraillement entre

d'un côté, les images de la fondation du pays, de l'« homme québécois » en devenir et, de l'autre, la thématique de l'attente, de l'immobilité paralysante, figurée par la remise en question de soi par l'« autre », l'anglophone, dépositaire de l'interdit. (p. 42)

Et au cœur de ce tiraillement résonnent les paroles de Durham, texte fondateur d'une aliénation d'autant plus vive que l'histoire qui nous en délivrerait tarde à s'accomplir. Jacques Ferron dans *La nuit*, Hubert Aquin dans *Prochain épisode* et Roch Carrier dans *La guerre, yes sir !* reprennent son discours assimilateur, de façon à peine voilée dans certains cas, et transforment cet arrière-plan historique en donnée littéraire. Les propos de Durham réapparaissent en fait dès qu'il s'agit de porter un regard méprisant sur la société québécoise, dès qu'il s'agit de



mettre en regard l'identité confisquée et celle imposée par autrui. Ils servent d'énoncés historiques préconstruits qui, prélevés à même le discours social et greffés sur le texte, viennent assurer aux situations représentées leur pleine charge émotive et idéologique.

Après avoir révélé les jeux de textualisation du discours historique dans des romans des années soixante, Kwaterko s'attaque ensuite à d'autres types d'interdiscursivité. Trois romans de Réjean Ducharme donnent lieu à une étude des modes de présence du discours essayistique dans le roman, plus précisément des thèses de Sartre sur l'existentialisme. *Salut Galarneau !*, de Jacques Godbout, et *La commensale*, de Gérard Bessette, permettent à leur tour de repérer des discours conflictuels dans les rapports à la langue et à ses usages. Finalement *La Québécoise*, de Régine Robin, donne lieu à une réflexion sur l'émergence d'une écriture immigrante et migrante au Québec. Pour Kwaterko, l'examen de ces discours lui permet

d'observer ce qui migre de l'imaginaire de l'écrivain au roman, ce qui s'y laisse

déchiffrer comme inscription, travaillant sur elle-même, des représentations des sujets collectif et individuel marquées par la situation socio-historique qui leur est contemporaine. (p. 192)

De la métaphore à la métamorphose

L'essai d'Andrée Mercier se tient loin des débats sur l'identité nationale et ses avatars, bien que l'auteur des contes et récits qui l'intéresse, Jacques Ferron, y soit intimement associé. Son étude sémiotique porte sur l'incertitude, mais celle-ci n'a rien à voir avec le pays inachevé — et qui ne cesse de se dire dans son inachèvement —, elle s'impose d'abord et avant tout comme une figure. L'incertitude est donc celle du lecteur qui ne parvient pas aisément à régler les indéterminations du texte. L'incertitude, donc, comme marque de l'ambiguïté.

Les contes de Ferron, on le sait, n'ont du conte que le nom. Leur forme est peut-être celle traditionnelle des textes brefs qui enchaînent le merveilleux et, parfois même, le grotesque, mais leur facture est résolument moderne. Ces contes ne mettent pas en jeu une quête qui aboutit, pour le plus grand bonheur du héros, ou une morale claire et des événements bien définis ; ils laissent au contraire leurs lecteurs dans l'obligation de décider par eux-mêmes des suites et des fins à donner au récit. Mais peut-être est-ce légitime que les *Contes du pays incertain* soient des contes incertains, des espaces textuels aux frontières indéterminées, au statut douteux et à la signification ambiguë. Il y aurait là une forme nécessaire, une convergence entre un « dedans littéraire » et un « dehors historique ».

Andrée Mercier consacre le plus gros de son essai à l'étude du très bref mais intrigant « Bêtes et mari », tiré des *Contes anglais*, et qui devient représentatif de la production de Ferron. Le pari n'est pas mauvais, car on retrouve bel et bien dans l'ensemble de ses contes des procédés similaires : une même utilisation du merveilleux à des fins subversives, des métaphores devenues de véritables figures, des métamorphoses innombrables, une sexualité traitée de façon parodique, des

structures de récit déboulonnées, un bestiaire riche, une intertextualité importante, un style avant tout ludique, fait d'un débordement de tropes, etc. Les contes de Ferron sont foisonnants, complexes, mais aussi inquiétants, comme toute percée dans l'imaginaire. Pour Andrée Mercier, ils sont l'occasion de « découvrir derrière une forme d'incohérence narrative un autre niveau de structuration des récits » (p. 21). C'est que l'incohérence n'est jamais qu'un effet de surface, le résultat d'une première lecture, qui se doit d'être complétée par une analyse plus complète, « une recherche têtue de cohérence » (*ibid.*).

Et pour être têtue, Andrée Mercier l'est, consacrant plus de soixante-quinze pages à l'étude de ce texte d'à peine deux pages. Une description détaillée, où rien n'est laissé au hasard, des structures narratives au style. Une perspective étroite. Peut-être trop étroite. Car cette lecture minutieuse, à peine complétée par l'étude de trois autres contes, apparaît par moments un exercice quelque peu scolaire. Non pas qu'il faille à tout prix que la lecture mime le texte dont elle s'empare, mais il y manque ce brin de fantaisie qui caractérise les écrits de Ferron. De plus, on aurait voulu que la deuxième partie soit plus importante, qu'elle ne serve pas seulement d'appoint, mais déploie sur l'ensemble du corpus ferronnien cette poétique de l'incertitude initialement dégagée. Andrée Mercier a raison de dire que l'écriture de Ferron cultive par tous les moyens l'équivoque (p. 151). Son analyse textuelle le révèle de façon précise. Mais cela crée des attentes et on se met à s'interroger sur les possibilités d'en retrouver la trace à la grandeur de son œuvre. Un travail de moine, mais qui est déjà bien commencé.



XYZ éditeur

Saviez-vous que les évêques étaient tous liés par un serment d'allégeance au roi d'Angleterre ?

Adrien Thério
Un siècle de collusion entre le clergé et le gouvernement britannique
 272 p. • 14,95 \$

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
 Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37
 Courriel : xyzed@mlink.net